

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 42, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103814ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103814ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1974). Pages de Journal. *Assurances*, 42(1), 88–96.
<https://doi.org/10.7202/1103814ar>

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU
de la Société Royale du Canada

10 décembre 1972. Sainte-Adèle

88

Le critique musical Gilles Potvin vient de faire paraître aux Éditions du Jour la traduction des *Mémoires de Madame Albani*, cantatrice canadienne née Emma Lajeunesse à Chambly, vers 1847, et morte à Londres en 1930, après une longue carrière. L'édition originale a paru à Londres en 1911 sous le titre de *Forty Years of Song*. À travers les années, on voit vivre cette femme qui songe un moment à rester chez les Dames du Sacré-Cœur où on l'élève après la mort de sa mère. Fort heureusement, elle rentre dans le monde grâce à une supérieure intelligente. Devant l'indifférence de ses compatriotes, note Gilles Potvin, Joseph Lajeunesse, père d'Emma, part pour les États-Unis. Il habite Albany jusqu'au moment où, frappé par les dons de la jeune fille, l'évêque lui procure les fonds nécessaires pour aller étudier en France.

Formée à Paris puis à Milan, Emma Lajeunesse, devenue Madame Albani sur les conseils de son maître Lamperti, débute à Messine, dans la *Sonnambula*. Elle alla de succès en succès par la suite, de Messine à Londres, de Paris à Bruxelles et à Berlin. En 1889, elle revient au Canada et se rend de Montréal à Vancouver dans ce chemin de fer nouveau et prestigieux, le Pacifique-Canadien, que l'on vient de terminer. Magnifiquement, la compagnie met un wagon spécial à la disposition de son groupe.

Cette année-là, elle donne des concerts à Montréal, à Toronto, à Winnipeg, à Calgary et à Vancouver. De ses *Mémoires*, je ne veux retenir ici que le souvenir de son passage à Calgary, tant il est caractéristique d'une époque. Au lieu de la ville des *ten gallons*, des *stampedes* et, plus récemment, du pétrole, voici ce qu'elle décrit :

« De là nous nous sommes dirigés vers Calgary, à 1,500 milles plus loin sur le continent, pour y donner deux concerts. Calgary est à environ 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer et c'est une petite ville située au milieu de vastes ranches; plusieurs de ces ranches appartiennent à de jeunes Anglais de bonne famille qui, pour des raisons diverses, ont émigré au Canada pour tenter fortune. On profita de mon passage et de mes concerts pour prendre une semaine de congé, orga-

nisant quelques soirées dansantes ainsi que d'autres divertissements. Des jeunes gens appartenant à des ranches parcoururent de grandes distances pour se rendre à Calgary quelques-uns venant d'aussi loin que cent milles et se payer une semaine de bon temps. Je fus surprise de voir se promener dans les rues de Calgary de jeunes gens de toute évidence des gentilshommes — portant des costumes confectionnés à Londres. Lors de mes concerts, j'avais l'impression d'être à St. James Hall tant l'auditoire était vêtu avec élégance, la plupart des gens portant l'habit ».

Comme les choses ont changé ! L'influence dominante est maintenant celle des voisins du Sud. À celle-ci s'oppose, cependant, l'Université où règne une atmosphère à laquelle contribue le recrutement de son personnel. Si celui-ci ne lutte guère contre l'emprise U.S., il agit à un niveau supérieur qui n'est pas celui des « jeunes Anglais de bonne famille », portant l'habit, mais qui n'est pas non plus celui de nos modernes *cow-boys*.

89



Autre mot d'enfant. Quelqu'un dit devant Eric (douze ans) : c'est un homme de quel âge ? Et l'enfant de répondre : « C'est un vieux ! ». La grand'maman risque : « mais alors, nous qu'est-ce que nous sommes ? » « Oh vous ! Vous êtes de la préhistoire. » Même si le mot n'est pas respectueux, il correspond bien à la notion des âges que l'on a à ce moment-là.

26 décembre

En me remettant un exemplaire de *Secrets des Écorces* d'Oscar Forel, Monique m'a dit : « Voyez beau-père comme dans ce livre de nature, certaines écorces sont de véritables œuvres non figuratives ». Et c'est vrai. Pour nous les présenter, l'auteur s'est contenté de les photographier. Et c'est l'œuvre du temps et du mauvais temps, du vent, de la pluie. Il y aurait là des toiles dont pourraient être fiers les plus grands peintres non figuratifs de notre époque. Je souhaiterais que Riopelle vit ce livre. Lui, en particulier, apprécierait ces teintes, ces étonnantes études de masse admirablement dessinées. Cet étonnement devant pareille richesse, je le retrouve dans la préface de Jean Rostand, qui écrit : « D'extraordinaires images de nature qui, par l'art de la composition, la sûreté du trait, la rareté du coloris, auraient de quoi rendre jaloux si (l'auteur) ne nous avouait qu'il les a obtenues par le moyen de la photographie. »

Pourquoi ai-je mentionné Riopelle ici ? C'est que sa dernière exposition indiquait un désir de renouvellement qu'il est loin d'avoir atteint avec ses jeux de ficelles. Il trouvera sûrement des formes et des éclats nouveaux car c'est un artiste doué et capable d'un effort de production que peu de peintres canadiens possèdent.

Un dernier mot au sujet de l'auteur: il a présenté son livre à l'âge de quatre-vingts ans. De quelle admirable vigueur d'esprit il fait montre !

90

27 décembre

Phil Esposito à l'Ordre du Canada ! On vient d'annoncer que ce *joueur-vedette* recevra la croix d'officier de l'Ordre du Canada. Et pourquoi pas ? Puisque les Beatles sont devenus *Members of the British Empire*, à une époque où ils faisaient courir le monde des jeunes vers les salles où ils présentaient leur spectacle. Je m'excuse de ne pas partager l'enthousiasme de ces messieurs du Comité, cependant. Mais, vraiment, qu'on accorde la décoration à un joueur-vedette me laisse froid. Qu'on ait songé à décorer Raoul Jobin, Pierrette Alarie, Riopelle, Jean-Louis Roux, Jean Gascon ou Victor Barbeau, je n'aurais aucune objection, bien au contraire. En songeant à Esposito, il me semble qu'on diminue quelque peu le standard. Il n'y a pas de sot métier. Mais vraiment ne réduit-on pas ainsi la valeur d'une décoration créée pour reconnaître le mérite de celui qui la reçoit et la société d'où il est sorti ?

Pour montrer le caractère démocratique de la décoration, le journal, où je lis la nouvelle, mentionne parmi d'autres nouveaux membres H. S. J. skieur émérite et J. A. V. peintre-barbier. Je n'invente rien, je transcris simplement du journal. Et pourquoi pas ? On doit trouver chaque année des personnes à décorer. On le fait avec conscience, sinon avec à propos, certain que, dans le nombre, il se trouvera des gens dignes de l'être, les autres ayant quelque mérite à être d'abord, puis en acquérant davantage par le fait même qu'on les décore. Ce qui, on en conviendra, n'est peut-être pas la meilleure manière de procéder si l'on veut donner à notre Ordre du Canada le prestige voulu.

30 décembre

Nous sommes venus à Sainte-Adèle pour deux jours, avant de retourner à Montréal pour le Jour de l'An. Cette année, nous serons reçus par Alice à Montréal et non à Fulford comme par les années

passées. Ce sera moins pittoresque sans doute, car notre belle-fille et notre fils ont fait de leur maison de ferme un endroit bien accueillant. J'ai dit déjà quelle atmosphère ils ont créée dans un bâtiment sans prétention, mais où la couleur (le rouge en particulier cher aux Polonaises) fait un décor bien agréable. Et il y a la neige qui donne au paysage un attrait nouveau. Malheureusement, il y a la tempête toujours possible qui, à mon âge, est à craindre. Je n'aime plus me risquer sur la grand-route, comme je le faisais autrefois. Je me rappelle certain blizzard, au cours duquel, à la vitesse de quelques milles à l'heure, je me dirigeais par le haut des poteaux de télégraphe ou d'électricité le long de la route, tout au-dessous étant impénétrable.

Nous irons donc rue Robert à Outremont dans cette maison, qui est en face de celle de mon père que je décris dans le livre consacré à notre famille, dont je corrige les épreuves en ce moment. Je me suis décidé à le faire paraître à compte d'auteur aux Éditions du Bien Public, chez mon collègue de la Société Royale du Canada. Je ne me fais pas d'illusion, les onze cents exemplaires du premier tirage s'écouleront bien lentement. J'ai pensé qu'il pourrait être intéressant d'offrir au lecteur un livre présentant l'histoire d'une famille bourgeoise à travers près d'un siècle, avec ses joies et ses deuils. Il m'a paru aussi que le livre apporterait un autre élément à l'étude d'une époque où depuis quelques années on n'a guère présenté que le milieu rural ou ouvrier dans ce qu'il a de plus sordide. Dans ma famille, aucune femme n'a été violée par un curé et je ne peux me targuer, dans notre milieu, de mœurs particulières. C'est probablement un lourd obstacle pour celui qui veut intéresser le lecteur à des récits familiaux. On ne peut faire de bonne littérature avec de bons sentiments, a dit André Gide, je crois. Mais justement, il ne s'agit pas d'un roman, mais d'un récit familier sans autre prétention qu'un souci de vérité.



Cet après-midi, des amis viendront peupler notre solitude. Il y aura les Joseph Blain, les Louis Davignon et les Jean-Marie Laurence, bien différents les uns des autres par leurs occupations et leurs préoccupations. Mais comme sont agréables ces réunions de gens qui acceptent de discuter de tout, un verre à la main.

Ils prennent position sur tout avec la plus grande liberté d'esprit. L'un est avocat, l'autre financier, l'autre linguiste et le dernier assureur.

Quand l'un va trop loin dans ses errements, il se fait ramasser par des femmes à la langue bien pendue. C'est une des formes les plus plaisantes de l'amitié.



A Noël, nos petits-enfants nous ont apporté leurs cadeaux, qui un dessin, qui une gouache ou une poterie faite avec les moyens du bord. J'aime cette manière de procéder: offrir aux grands-parents des choses faites avec son habileté manuelle, son imagination et son effort personnel, au lieu d'objets quelconques, achetés avec ses économies.

92

D'une génération à l'autre, les manières d'élever les enfants changent, mais pas foncièrement, je crois. Si je déteste la conception qui cherche à éloigner du petit tout mécontentement, tout effort sous le prétexte que sa jeunesse doit être heureuse, j'aime celle qui tend à donner à l'enfant une personnalité propre, obtenue dans la joie et la liberté, mais aussi sans ménager sa peine. Je ne crois pas qu'on puisse autrement le préparer à la vie telle qu'elle est restée malgré tout ce qu'on a fait pour la rendre aisée, agréable, comblée pour les jeunes. Je n'ai jamais pu me faire à l'idée que tout devait être facile, sans peine. La vie reste une bataille qu'on ne peut livrer en évitant tout ennui, toute inquiétude, tout mal. Si on ne cherche pas à préparer ses enfants à la lutte, on fait une grave erreur et on les expose à de bien pénibles déceptions, sans les préparer psychologiquement à y faire face.

Voilà le raisonnement bien dépassé d'un vieillard qui ne comprend rien ni à son époque, ni aux progrès de la psychologie infantine, ni aux méthodes évoluées, ni au dynamisme de groupe? Je ne le crois pas. En pensant à ma jeunesse, si je trouve que mon père usait parfois un peu trop de la manière forte, je ne suis pas près d'admettre qu'il ait eu tort toujours, bien au contraire. Il avait de la vie une conception très juste. Si ma femme et moi ne l'avons pas appliquée entièrement, nous ne nous en sommes guère éloignés, sauf peut-être pour nous rapprocher davantage de nos enfants au point d'essayer d'en être les amis. La différence est faible. C'est peut-être seulement dans la forme que prend l'autorité que les variantes existent.



Elsbeth m'a offert en cadeau un exemplaire du nouveau livre de Gabrielle Roy: *Cet été qui chantait*. La critique n'a pas été bonne.

Le livre n'a pas la valeur des autres. En le lisant, on a l'impression d'une femme, restée très jeune, et dont le métier n'a pas encore gâté la fraîcheur. J'ai aimé le livre tout en ayant l'impression d'une matière un peu légère pour l'auteur de *Bonheur d'Occasion* et de la *Petite Poule d'Eau*. Assez curieusement, un conte où Gabrielle Roy rappelle un souvenir d'institutrice, devant le corps d'une petite fille morte avant qu'elle ne lui ait enseigné, rejoint les meilleures pages de la *Petite Poule d'Eau*. J'ai aimé ces essais malgré tout, peut-être parce qu'ils évoquent en moi le souvenir des Éboulements, de l'Île-aux-Coudres et de ce plateau au-dessus du fleuve, où chaque été nous allions, nos enfants et nous, rendre visite à une bien charmante femme, qui nous parlait de ses travaux, de ses enfants et de son mari naviguant tout l'été dans sa goélette. Entre nous s'était créée une amitié que rien n'expliquait qu'une certaine simplicité de part et d'autre.

31 décembre

Monsieur Lester B. Pearson vient de mourir. Son corps est exposé en chapelle ardente au Parlement. On lui fera des funérailles d'état. De partout viennent des câbles de sympathie envoyés par les chefs des pays de ce côté du rideau de fer. Faut-il s'étonner? Non, car Monsieur Pearson a été prix Nobel de la paix pour le rôle qu'il a joué entre l'Égypte, la France et l'Angleterre à une époque lointaine et dans des circonstances qui menaçaient de mettre le feu aux poudres. Après la nationalisation du Canal de Suez, la France et l'Angleterre avaient envahi l'Égypte. Elles n'en auraient sans doute fait qu'une bouchée si la Russie n'avait menacé d'entrer dans le conflit, en utilisant ses bombes nouvelles et si, en pleine élection, les États-Unis n'avaient presque imposé le retrait de leurs troupes à leurs alliés d'hier. Monsieur Pearson intervint avec ténacité dans les négociations et joua avec infiniment de souplesse le rôle de médiateur, qui lui a valu le prix Nobel. La fonction lui convenait, car il y avait en lui un politique minoritaire, souple et intelligent, comme il devait le démontrer à la tête de son parti par la suite. C'est lui qui a choisi Pierre-Elliott Trudeau comme son successeur. Il croyait qu'il pouvait sinon régler le problème du bilinguisme au Canada, tout au moins en faire avancer la solution. Avec son charme personnel et son intelligence, Monsieur Trudeau réunit autour de lui presque tous les suffrages. En Chambre il fut appuyé par une majorité qu'il est coutume d'appeler *confortable*; mais il se heurta bientôt à des oppositions très âpres, sourdes ou avouées,

auxquelles le bilinguisme n'était pas étranger. Il ne mordit pas la poussière aux élections suivantes; mais sa majorité fondit comme beurre dans la poêle. Et il se trouva à la tête du parti libéral avec certains des problèmes hérités de Lester B. Pearson, qui, lui-même, les tenait de ses prédécesseurs. Et c'est ainsi qu'à travers la mort de M. Pearson on revoit les mêmes difficultés ou à peu près, recueillies par un homme bien différent qui n'a pas pour les résoudre, semble-t-il, la même souplesse que son prédécesseur. Les prochains mois indiqueront si, en Chambre, l'héritier politique de M. Pearson a l'habileté manœuvrière et le sens de l'opportunisme qu'avait son vieil ami.

Dans l'intervalle, la foule circule devant le corps d'un homme dont la postérité gardera le souvenir, même s'il n'a eu sa grande utilité que l'espace d'une crise. Mais quelle crise ! Elle coûta à Anthony Eden sa carrière politique et démontra à quel point sont devenus faibles devant les deux Grands, ces pays qui jusqu'à la guerre de 1939 avaient mené le monde.



Fernand Séquin a interviewé à la radio le docteur Armand Frappier, au sujet de la recherche à l'Université de Montréal. Pour moi la question avait beaucoup d'intérêt parce que je voyais évoqués les moments les plus difficiles de l'Université et j'entendais les noms de plusieurs de ceux qui sont attachés à cette période terrible de son évolution, à laquelle j'ai assisté à côté de mon père. À l'Université de Montréal, il anima la faculté de médecine comme directeur d'abord, puis comme doyen. Quelle période ingrate que celle où tous les fonds disponibles étaient engouffrés dans de la brique et du béton, en laissant les besoins immédiats non satisfaits. Tout cela se faisait sous l'œil paternel des premiers ministres successifs et devant un public qui ne comprenait rien à la question ou trouvait que tout cela coûtait bien cher. Officiellement, on encourageait l'Université à dépenser, à s'outiller en hommes et en matériel, mais on ne lui donnait pas les moyens voulus. On se décida enfin d'agir, avec vingt-cinq ans de retard, quand Paul Sauvé se déclara prêt à faire le nécessaire. Jusque là, que de choses pénibles, que de lenteurs, que de refus, que d'accusations lancées par des gens ignorant les faits dans un milieu politique prêt à tout soupçonner, mais bien lent à changer d'avis ! Comme cela fut désespérant pour ceux qui étaient en place !

À un moment donné, le docteur Frappier a opposé Léo Pariseau et Téléphore Parizeau, oh ! très gentiment. Léo était très intelligent, vif, prêt à toutes les attaques et à tous les enthousiasmes et plein d'idées sans trop indiquer comment les réaliser; bref, il avait un magnifique cerveau, mais il était un bien piètre réalisateur. Il ne pouvait pas ne pas se heurter à mon père qui avait les deux pieds sur terre et qui n'était pas disposé à tout tenter sans se préoccuper des moyens d'exécution. Et c'est alors qu'à la faculté de médecine s'opposèrent tenants de la recherche pure et ceux à qui on avait confié le soin de former des médecins sans leur donner les moyens matériels voulus. Eux disaient: « Remplissons notre fonction dans l'immédiat. » Il n'étaient pas contre la recherche mais ils voulaient qu'on enseignât d'abord. Or, ils n'avaient même pas les fonds nécessaires pour former des professeurs et leur assurer une rémunération satisfaisante. C'est alors qu'on put obtenir la collaboration du Rockefeller Institute; ce qui était un début de solution dont le docteur Frappier profita magnifiquement. Je me rappelle les voyages faits par mon père et ses collègues de l'Université à New-York et à Baltimore pour obtenir la collaboration du Rockefeller Institute, puis les Bourses David, qu'Alexandre Taschereau avait consenti à créer sur l'insistance d'Athanase David, intelligent, compréhensif et, à cette époque, doué d'un bien précieux dynamisme.

Je me souviens aussi de l'internat organisé par mon père en collaboration avec les hôpitaux, des plans de la faculté de médecine et de l'hôpital universitaire qui entouraient mon père dans sa maison du Square Kelvin. Je me rappelle aussi son affreux désappointement quand il apprit que l'hôpital ne serait pas construit, malgré la souscription des fonds, par suite de l'opposition des hôpitaux appuyés farouchement par le premier ministre Duplessis.

J'ai fait partie pendant quelques années du conseil d'administration de l'Université où je représentais les anciens élèves. Et c'est là que j'ai pu constater la grande misère de ces années, au cours desquelles l'Université ne pouvait payer ses professeurs convenablement et ne pouvait leur assurer ni un présent, ni un avenir décents. On reprochait à beaucoup d'entre eux de ne pas faire de travaux de recherche. Mais ils devaient cumuler les fonctions pour joindre les deux bouts, bien difficilement et en se contentant de peu. C'est cela le problème qu'évoquait le docteur Frappier hier à la radio, en mentionnant des noms comme ceux de Simard, de Labarre, de Barré, de Léon Lortie.

du Frère Marie Victorin, de Brunel, de Jacques Rousseau, de Préfontaine et de bien d'autres. Si je ne pouvais rien pour eux à l'époque, je les voyais œuvrer, peiner, bâtir à un moment où pour réussir quoi que ce soit dans le domaine universitaire il fallait plus que de l'intelligence et de la bonne volonté: beaucoup de ténacité et du désintéressement. À un moment donné, on a donné les moyens d'agir; mais il était tard.



96

Il y a bien des années, Monseigneur Villeneuve avait prononcé un discours que j'avais jugé injuste, au sujet des intellectuels à l'Université. Le docteur Frappier y a fait allusion. Je me rappelle comme le Cardinal m'avait choqué. Je lui en avais voulu un peu de manier la fêrule, comme le faisaient autrefois les éducateurs. Il exprimait la même pensée qu'Edmond de Nevers avait eue dans son *Avenir du Peuple Canadien Français* vers la fin du siècle dernier. Que font nos intellectuels et que veulent-ils ? avait-il écrit.

C'était aussi dur mais moins injuste que ce que le Cardinal Villeneuve reprochait au milieu intellectuel de l'époque. Les grands philosophes et les grands savants, dans le passé, ne songeaient pas à vivre la vie que le milieu nous impose. La plupart n'avaient pas d'enfants, pas de soucis de famille, pas d'inquiétude pour l'avenir. Ils vivaient dans une société qui leur créait une atmosphère que l'on ne retrouvait pas dans notre société à l'époque du Cardinal. L'intellectuel n'y jouissait sûrement pas de la considération qui entourait le philosophe du moyen-âge ou le chercheur du XX^e siècle. Pasteur a fait ses recherches dans la pauvreté comme les Curie. Mais pour eux, il y avait autre chose que le gain dans l'immédiat. Avec tout ce qui est mis à leur disposition, nos modernes chercheurs trouveront-ils ce qu'on est en droit de leur demander, en tenant compte de ce qu'on met à leur disposition ? En physique et en chimie, on a réussi ailleurs. Aura-t-on certains résultats chez nous ? C'est cela qu'il faut souhaiter comme le faisait le Cardinal Villeneuve. Si on ne trouvait rien de particulier maintenant, on aurait raison de se lamenter comme le fit un jour le prélat, pour la plus grande humiliation du milieu.